UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Archive ouverte UNIGE

https://archive-ouverte.unige.ch

Chapitre de livre 2025

Published version Public access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

Fleuve. Amener le territoire au musée : perspectives ilnu de la rivière Péribonka et développement hydroélectrique

Hirt, Irène; Desbiens, Caroline; Boivin, Hélène

How to cite

HIRT, Irène, DESBIENS, Caroline, BOIVIN, Hélène. Fleuve. Amener le territoire au musée : perspectives ilnu de la rivière Péribonka et développement hydroélectrique. In: ABC arts & musées: histoire coloniale et voix autochtones. Sara, Petrella; Mylène Steity (Ed.). Zurich : Seismo, 2025. p. 180–189.

This publication URL: https://archive-ouverte.unige.ch/unige:187015

© The author(s). This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives (CC BY-NC-ND 4.0) https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0

Last update in Archive ouverte UNIGE on 13.08.2025 10:04

FLEUVE

Irène Hirt, Caroline Desbiens et Hélène Boivin

Amener le territoire au musée : perspectives ilnu de la rivière Péribonka et développement hydroélectrique

Irène Hirt est professeure au Département de géographie et environnement de l'Université de Genève depuis 2018 (Suisse). Elle a été boursière Marie Curie à l'Université Laval, puis chercheuse titulaire au Centre national de la recherche scientifique (CNRS) en France. Depuis les années 2000, elle participe à des projets collaboratifs avec des partenaires autochtones s'inscrivant dans des processus de réappropriation du territoire (Québec et Chili).

Caroline Desbiens est Professeure au Département de géographie de l'Université Laval (Québec, Canada) et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en Patrimoine et tourisme autochtones. Ses recherches portent sur la mémoire et le sens des lieux, les relations inter-culturelles et la mise en valeur des patrimoines territoriaux dans le Nord du Québec.

Hélène Boivin est membre de la Nation des Pekuakamiulnuatsh (Montagnais du Lac-St-Jean). Elle a fait ses études en sciences sociales à l'Université du Québec à Chicoutimi (Québec, Canada). Ses domaines d'expertise sont : la politique, les droits, l'histoire, la recherche en milieu institutionnel, les enjeux et réalités historiques et contemporains des peuples autochtones du Québec et du Canada. En mai 2019, elle été élue par sa Nation présidente de la Commission Tipelimitishun, chargée de consulter, rédiger et soumettre en référendum un projet de Constitution de la Nation des Pekuakamiulnuatsh.

Les catégories géographiques comme mise en ordre (coloniale) du monde

Fleuve ou rivière ? En langue française, le premier est défini comme un cours d'eau majeur se jetant dans la mer, et la seconde comme un cours d'eau d'importance variable, se déversant dans une nappe ou un autre cours d'eau plus important. Au Québec, ces définitions sont appliquées par la Commission de Toponymie du Québec (Desbiens 2019). Par conséquent, seul le Saint-Laurent – que les Algonquins appelaient Magtogoek (le chemin qui marche) – est considéré comme un « fleuve », et nombre de « rivières » sont privées de cette appellation malgré leur longueur et leur débit, bien plus significatifs que certains « fleuves » de France ou de Suisse (Desbiens 2019). Les enjeux de cette catégorisation, loin d'être uniquement linguistiques, sont aussi culturels et politiques, entraînant une mise en ordre et une hiérarchisation du monde. Dans un contexte marqué par l'héritage colonial européen, elles expriment en outre des rapports de pouvoir coloniaux, invisibilisant la relation au territoire des Peuples Autochtones. Car si le Saint-Laurent est présenté comme le cœur de la colonisation agricole et de la culture québécoise, rares sont les Québécoises et les Québécois qui ont conscience de l'importance culturelle et historique des dites « rivières » pour les Premières Nations ; cela d'autant plus que leurs territoires ont été considérés par les colonisateurs comme des *terra nullius* (« territoires sans maitre »), principe de droit international selon lequel un espace, bien qu'habité, peut être approprié et exploité s'il n'est pas gouverné par un État (au sens européen du terme).

Or, pour les sociétés nomades vivant de chasse, de pêche et de piégeage, avant leur sédentarisation aux XIX^{e} et XX^{e} siècles, les cours d'eau étaient tout à la fois des voies de pénétration à l'intérieur des terres, des espaces de vie et de subsistance, et des supports de leur culture matérielle et spirituelle. Ils s'inscrivaient dans une géographie relationnelle, « tout un monde, qui s'*énacte* minute par minute, jour après jour, au travers d'une infinité de pratiques qui relient une multiplicité d'humains et de non-humains » (Escobar 2018 : 119-120) (animaux, plantes, roches, vent, eau, etc.) ; autrement dit, les cours d'eau étaient intimement liés à une manière-d'être-au-monde (une « ontologie »), qui n'a de sens que par le « réseau dense d'interrelations et de matérialité » (Escobar 2018 : 120) tissé entre les êtres et les entités composant le monde.

Pelipauka shipi : de la « culture du canot » à la « culture de l'hydroélectricité »

La Péribonka, c'est l'école.
L'école d'apprendre à vivre comme tu devrais vivre sur ce terrain-là.
Pekuakamiulnu, né en 1952, interviewé en 2012

La rivière Péribonka prend sa source dans les monts Otish et se déverse dans le lac Saint-Jean ou Pekuakami (lac plat et peu profond en *nelueun*), comme l'appellent les Pekuakamiulnuatsh, une des neufs Premières Nations innues du Québec[1]. Son nom dérive du terme ilnu *Pelipauka shipi* (« l'eau de la rivière est brouillée ; creusé dans le sable »). Par sa longueur (547 km²), son bassin versant (26 936 km²) et son débit (589 m³/s)[2], cette « rivière » a de quoi faire pâlir bien des « fleuves » plus modestes. La Péribonka et ses affluents – les rivières Manouane, Savane, Grand Loutre et Serpent – et ses lacs – Péribonka, Onistagan, Manouane et Plépiti – sont un des « berceaux » de la « culture du canot » des Pekuakamiulnuatsh. À leurs yeux, la rivière porte d'ailleurs de multiples autres toponymes, selon les caractéristiques naturelles de ses différentes parties, les événements vécus, ou encore l'intensité et la façon de la fréquenter des personnes. Elle est ponctuée de sites de campement, de lieux de sépulture ou de portages (sentiers permettant de contourner un obstacle sur un cours d'eau, tel qu'une chute ou un rapide)[3].

Les Pekuakamiulnuatsh ont été sédentarisés progressivement, à partir de la création de la « réserve » de Mashteuiatsh en 1856, jusque tard dans le XX[e] siècle. Mais plus que cette « assignation à territorialité » (Hancock 2008) dans un espace réduit, ce sont les impacts cumulatifs de l'exploitation industrielle (infrastructures hydroélectriques, extraction minière, exploitation forestière, etc.) de *Nitassinan/Tshitassinu*[4] qui ont altéré leur relation à la Péribonka. Dans le contexte de la production d'énergie et d'aluminium de la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean, la rivière a été radicalement transformée par la construction de réservoirs (Lac Manouane et Passes-

1 Les Pekuakamiulnuatsh utilisent la graphie *ilnu*, invariable, contrairement à la forme *innue* utilisée sur la Côte-Nord. Un·e membre de la Première Nation est un·e ilnu ou *Pekuakamiulnu* (pluriel : Ilnuatsh ; Pekuakamiulnuatsh). Le *nelueun* parlé par les Pekuakamiulnuatsh est un dialecte de l'*innu-aimun* (langue innue).

2 https://archives.bape.gouv.qc.ca/sections/mandats/La%20Romaine/documents/DA42.pdf (consulté le 24. 04. 2023).

3 Pour une histoire romancée de cette relation des Pekuakamiulnuatsh à la rivière Péribonka, voir Jean 2019.

4 Noms donnés par les Ilnuatsh à leur territoire ancestral. *Nitassinan* est utilisé pour s'adresser à des personnes ne faisant pas partie de la nation innue, *Tshitassinu* lorsque les Ilnuatsh parlent entre eux.

Dangereuses, années 1940), et de centrales (Chute-du-Diable, 1952 ; Chute-à-la-Savane, 1953 ; Chute-des-Passes, 1959)[5]. À la géographie relationnelle ilnu s'est alors surimposé l'ontologie dualiste de l'économie capitaliste moderne, qui réduit la rivière à un « objet » inerte et manipulable. En l'espace de plusieurs décennies, la rivière est devenue inadaptée à la navigation. Aussi, dès la fin des années 1930, nombreux sont les Pekuakamiulnuatsh qui se sont désormais rendus à l'intérieur des terres par la route. Le harnachement successif de la Péribonka aura cependant permis de préserver d'autres rivières, telle que la rivière Ashuapmushuan.

Se souvenir et se réapproprier la rivière : un récit en contre-point

Tu peux pas abandonner ça, jamais, jamais. Quand il n'y aura plus rien là, plus un maudasse de bois là, rien pantoute, il va rester les montagnes, on aura encore des souvenirs là…

Pekuakamiulnu, né en 1923, interviewé en 1978

Le Musée ilnu de Mashteuiatsh (Kakanauelitakanitshuap) accorde une place centrale à l'histoire, au patrimoine culturel et au territoire dans ses activités muséales. Il se veut aussi un espace propice à l'affirmation culturelle des membres de la communauté.

En 2011, des chercheuses de l'Université Laval, le comité Patrimoine ilnu de Pekuakamiulnuatsh Takuhikan et le Musée ont constitué un partenariat de recherche : « *Tshishipiminu* [‹ notre rivière ›] : occupation ilnu de la rivière Péribonka et développement hydroélectrique ». Celui-ci a mis la rivière au centre de l'élaboration d'un récit « à soi », en contrepoint de l'histoire dominante du Saguenay-Lac-Saint-Jean qui présente le développement hydroélectrique, tantôt comme un fondement du développement capitaliste des ressources naturelles, tantôt comme un outil d'affirmation de l'identité québécoise. L'objectif de ce récit alternatif était de faire connaitre l'importance culturelle et historique du cours d'eau pour les Ilnuatsh aux membres de la Première Nation, et de favoriser le travail de mémoire de celles et ceux qui ont un attachement fort à la rivière. La démarche collaborative a priorisé les objectifs des Pekuakamiulnuatsh. La réalisation d'une exposition, garantissant la diffusion des connaissances au sein de la communauté,

5 Ces infrastructures, appartenant à Rio Tinto Alcan, entreprise privée, ont été construites à une époque où les droits autochtones n'étaient pas pris en compte. La centrale et le barrage Péribonka IV, mis en service en 2008, sont opérés par Hydro-Québec, société d'Etat québécoise, et ont fait l'objet d'une entente financière avec Pekuakamiulnuatsh Takuhikan (Conseil de bande de Mashteuiatsh).

s'est donc imposée comme but premier plutôt que comme dérivé de la recherche. L'équipe a valorisé les données ou publications déjà existantes mais qui ne circulent guère au sein de la communauté pour diverses raisons (formats académiques non vulgarisés ou inaccessibles, données brutes disponibles au Musée, mais non traitées, etc.). Les informations manquantes ont été produites par des entretiens et des recherches en archives (Desbiens *et al.* 2014).

L'exposition

Dix posters ont été élaborés avec l'aide d'une graphiste (Géraldine Laurendeau), et fixés sur des panneaux de bois adossés aux murs d'une salle d'exposition temporaire du musée (→ IMAGE 31). L'exposition a eu lieu de novembre 2013 à février 2014 à Mashteuiatsh, pour circuler ensuite sur la Côte-Nord, à Pessamit et à Uashat Mak Mani-Utenam, deux Premières Nations innues également touchées par le développement hydroélectrique sur leurs propres cours d'eau (Gagnon 2019), et au musée régional (non autochtone) de Sept-Iles.

La distribution gratuite d'un recueil aux habitantes et habitants de Mashteuiatsh, accompagné d'une carte du Nitassinan mentionnant les toponymes ilnu validés, ou en cours de validation, par Pekuakamiulnuatsh Takuhikan, avait pour but de pérenniser le travail au sein de la communauté.

Outre une contextualisation générale, les partenaires de recherche ont choisi de consacrer un thème par panneau, décrivant l'occupation de la rivière Péribonka et les perspectives ilnu sur ses transformations par l'hydroélectricité : de la rivière comme milieu de vie à l'ennoiement du territoire, en passant par la construction d'une nouvelle relation au cours d'eau en dépit de ses modifications. Chaque thème était résumé, puis raconté avec le point de vue ilnu, à l'aide d'extraits d'entretiens. Ces textes étaient accompagnés de photographies de lieux ou d'objets relatifs à la Péribonka, tramées sobrement en teintes bleues et gris pâle (→ IMAGES 32 et 33). Un panneau montrait également la vision industrielle et mécaniste de la rivière.

L'exposition a mis en évidence qu'au temps du nomadisme, la Péribonka était au cœur du territoire de certaines familles, tandis que d'autres ne faisaient que la parcourir pour se rendre ailleurs sur *Nitassinan*. Mais pour la plupart d'entre elles, la Péribonka était un point d'entrée dans le territoire : on se retrouvait aux « Fourches », à la jonction des rivières Manouane et Péribonka, pour partir à l'intérieur des terres en automne, ou revenir vers le Sud au printemps :

> *Ça se rencontrait toute là. Y passaient parfois une semaine-là. Pis après ça, y partaient. Y en a qui montaient par la Manouane. Y en*

> *a qui montaient par le Péribonka. C'était juste aux fourches des deux rivières. Fait que ma mère disait, y avait pas mal tout le temps de monde aux fourches de la Manouane.* (Pekuakamiulnu, né en 1936, interviewé en 2012)[6]

La Péribonka, loin de se limiter à un espace de prélèvement des ressources, était donc aussi un espace social dense, tissé de rencontres, de mariages, de naissances et de décès :

> *J'ai rencontré mon mari dans le bois. Il faisait la chasse avec nous autres. Il montait dans le Péribonka aussi et dans la Fourche Manouane. Quand je l'ai connu, mon mari n'avait plus de parents pantoute. À tous les voyages, quand on le voyait, il nous faisait toujours un grand bonjour.* (Anne-Marie Siméon citée dans Siméon et Girard 1997)

Le chamboulement de l'équilibre entre les humains, les non-humains et le territoire par le développement hydroélectrique a été montré dans l'exposition en soulignant trois types d'impact. Premièrement, l'ennoiement du territoire et la fluctuation des eaux ont entrainé une perte de repères géographiques, à laquelle se sont ajoutés les billots de bois charriés par la drave, rendant la navigation dangereuse, voire impossible (→ IMAGE 32) :

> *[T]u arrives, le paysage est tout changé, les places que les Indiens aimaient aller avant ça, c'est pu la même chose. Il y avait des belles places pour se tenter avant ça, c'est tout noyé par les barrages et les coupes à blanc. Même nous autres on peut pas se mettre à l'abri… Ça fait que tu changes de lac, tu changes de place, c'est un continuel déménagement pour les bêtes, pour les poissons et pour les Indiens aussi.* (Pekuakamiulnu, né en 1923, interviewé en 1978)

Deuxièmement, les visuels de l'exposition ont présenté les bouleversements vécus par les animaux, considérés par les Ilnuatsh comme les principales victimes de la destruction écologique de la rivière (→ IMAGE 33) :

> *Les animaux ont dû perdre encore plus que les humains. Le petit lièvre, y réalise pas, lui, que l'eau monte. Quand son plateau est inondé dans l'équivalent de huit heures, bin y a des grosses chances que…* (Pekuakamiulnu, né en 1952, interviewé en 2012)

6 Les textes de cette section sont tirés de l'exposition (Desbiens 2015).

Troisièmement, l'accent a été mis sur la perte de *tshisselitamun*, les savoirs des anciens incluant les connaissances et techniques nécessaires à la vie en territoire, l'histoire, les récits et la spiritualité ilnu. L'un des panneaux faisait mention aux *Katimashashu*, ancêtres ne pouvant être vus que de profil, disparaissant furtivement dans la fissure d'un cran, sur les bords de la rivière Manouane, lorsqu'ils étaient aperçus par les vivants. À cet emplacement a été construite la turbine du barrage Péribonka IV.

Le dernier panneau a mis l'accent sur la volonté des Pekuakamiulnuatsh à se tourner vers le futur pour construire de nouveaux repères. Un participant a précisé, en jouant avec les mots, que la démarche prendra du temps : « Avant que tu te réappropries des connaissances nouvelles, y s'en coule de l'eau » (Pekuakamiulnu, né en 1952, interviewé en 2012). Pour un autre, l'attachement au territoire demeure, quelles que soient ses transformations : « [...] Je dis souvent qu'un barrage, ça fait mal à la génération qui le vit. Les générations qui suivent, y vont vivre avec ça, y sont habituées. » (Pekuakamiulnu, né en 1947, interviewé en 2012). Quant à Pekuakamiulnuatsh Takuhikan, l'autorité politique des Pekuakamiulnuatsh et de Mashteuiatsh, l'exposition souligne que la communauté a fait le choix « de participer et même initier certains développements », afin de ne plus subir l'exploitation de *Nitassinan* par les non Autochtones, mais de pouvoir décider de ses modalités et, ainsi, « hausser le niveau socio-économique de la nation » (Pekuakamiulnuatsh Takuhikan 2005).

Conclusion

Il semble possible d'affirmer que l'exposition constitue une expérience réussie de co-production des savoirs entre partenaires autochtones et non autochtones. Avec des moyens modestes, mais en prenant le temps nécessaire à l'établissement d'une confiance mutuelle, le projet a permis de constituer un « outil d'auto-construction » pour les partenaires autochtones, dans la mesure où ils ont pu décider ce qu'ils voulaient dire et comment ils voulaient le dire (Kaine 2021), ce qui a été facilité par le fait que le Musée destinataire de l'exposition est autochtone.

En ce qui a trait à sa diffusion, on peut penser que dix ans plus tard, en 2023, elle aurait pu rencontrer un écho par-delà le contexte régional du Saguenay et de la Côte-Nord. Avec la recrudescence de la crise environnementale, la valeur et la légitimité des géographies relationnelles autochtones sont en effet davantage reconnues. En témoigne l'attribution d'une personnalité juridique à des fleuves qui tient compte des savoirs et pratiques autochtones – comme dans le cas du fleuve Whanganui (Nouvelle-Zélande) en 2014, ou, au Québec même, de la rivière Magpie (*Muteshekau-shipu*) (Desbiens 2021) en 2021. Quant à la rivière Péribonka, elle fait l'objet d'un projet d'aire pro-

tégée situé en aval du barrage Péribonka IV (MELCCFP 2022). Cependant, bien qu'ils participent à l'initiative, les Pekuakamiulnuatsh doivent composer avec d'autres acteurs régionaux dont ils ne partagent pas toujours les visions et priorités. Le développement actif d'un réseau de gardiennes et gardiens de territoires au Canada et au Québec (Wood et Cruickshank 2022) laisse présager que les ontologies autochtones des rivières – mais aussi des forêts, des animaux et du vivant dans une perspective holistique – seront désormais incontournables dans la gestion territoriale.

Références bibliographiques

Desbiens, Caroline (dir.). 2015. *Tshishipiminu : occupation Ilnu de la rivière Péribonka et développement hydroélectrique*. Québec : Département de géographie, Université Laval.

Desbiens, Caroline. 2019. Appreciating Difference ? A View from Indigenous Rivers. *The Canadian Geographer / Le Géographe Canadien* 63 (4) : 540-552.

Desbiens, Caroline. 07.05.2021. Personnalité juridique de la rivière Magpie / Muteshekau-Shipu : une première au Canada. *Network in Canadian History of the Environment / Nouvelle initiative canadienne en histoire de l'environnement (NiCHE),* https://niche-canada.org/2021/05/07/personnalite-juridique-de-la-riviere-magpie-muteshekau-shipu-une-premiere-au-canada/ (consulté le 20.09.2023).

Desbiens, Caroline, Irène Hirt et Pekuakamiulnuatsh Takuhikan – Comité Patrimoine Ilnu. 2014. « Il ne faut pas avoir peur de voir petit » : l'acclimatation engagée comme principe de recherche en contexte autochtone. In Nancy Gros-Louis, Karine Gentelet et Suzy Basile (dir.), *Boîte à outils des principes de la recherche en contexte autochtone : éthique, respect, équité, réciprocité, collaboration et culture* (pp. 69-75). Québec : CSSSPNQL, CRDP, UQAT, http://www.cssspnql.com/docs/default-source/centre-de-documentation/enjeux_ethique-recherche-article_contributions.pdf ?sfvrsn=2.

Escobar, Arturo. 2018. *Sentir-penser avec la Terre : l'écologie au-delà de l'Occident*. Paris : Seuil.

Gagnon, Justine. 2019. *Nitshissituten : mémoire et continuité culturelle des Pessamiulnuat en territoires inondés*. Thèse de doctorat, Géographie, Université Laval, Québec.

Hancock, Claire. 2008. Décoloniser les représentations : esquisse d'une géographie culturelle de nos « Autres ». *Annales de géographie* 2-3 (660-661) : 116-128.

Jean, Michel. 2019. *Kukum*. La Roche-sur-Yon : Dépaysage.

Kaine, Élisabeth. 2021. Récit d'une incursion autochtone en territoire muséal. *ICOFOM Study Series* (49-2) : 116-131.

MELCCFP. 2022. Protection du patrimoine naturel – Québec franchit une autre étape vers la création d'une aire protégée dans le secteur de la rivière Péribonka. Québec : MELCCFP, https://www.quebec.ca/nouvelles/actualites/details/protection-du-patrimoine-naturel-quebec-franchit-une-autre-etape-vers-la-creation-dune-aire-protegee-dans-le-secteur-de-la-riviere-peribonka-40982 (consulté le 26.04.2023).

Pekuakamiulnuatsh Takuhikan. 2005. *Politique d'affirmation culturelle des Pekuakamiulnuatsh*. Mashteuiatsh.

Wood, Steph Kwetásel'wet et Ainslie Cruickshank. 09.12.2022. Indigenous guardians connected by new national network : the first of its kind in the world. *The Narwhal*, https://the-narwhal.ca/first-nations-guardians-network/ (consulté le 26.04.2023).



31

IMAGE 31 Vernissage de l'exposition, Musée ilnu de Mashteuiatsh – Kakanauelitakanitshuap. Photo : Irène Hirt, 28 novembre 2013.

IMAGE 32 Panneau sur l'« ennoiement du territoire et fluctuation des eaux » (Format : 1 m × 0.75 cm ; graphisme : Géraldine Laurendeau). Exposition, Musée ilnu de Mashteuiatsh.

IMAGE 33 Panneau « Impacts pour les animaux » (Format : 1 m × 0.75 cm ; graphisme Géraldine Laurendeau). Exposition, Musée ilnu de Mashteuiatsh.

TSHISHIPIMINU

OCCUPATION ILNU DE LA RIVIÈRE PÉRIBONKA ET DÉVELOPPEMENT HYDROÉLECTRIQUE

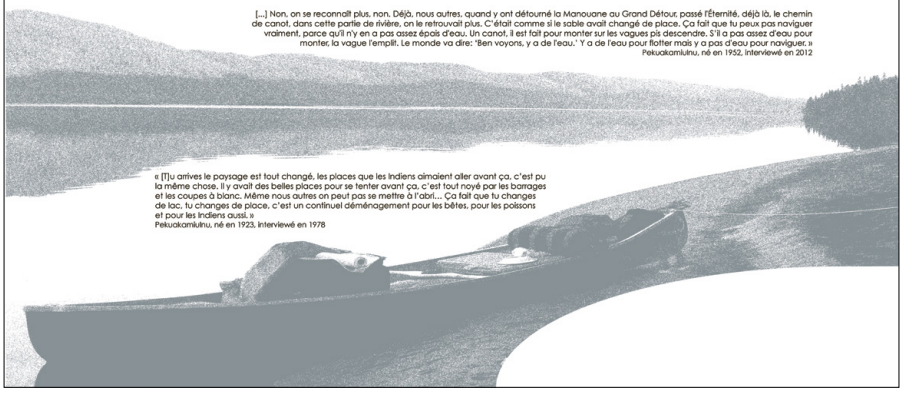
ENNOIEMENT DU TERRITOIRE ET FLUCTUATIONS DES EAUX

Quand y ont commencé ça – rouvrir pis fermer – tu tendais tes pièges, le lendemain, l'arrivais, tu voyais plus ton piège, y avait quatre, cinq pieds d'eau au-dessus. Quand l'arrivais le soir, ton bagage, fallait que tu l'emmènes parfois à cinquante pieds du rivage. Ton canot, fallait que tu l'attaches après un arbre. Hé, ça faisait de l'ouvrage en maudit!
Pekuakamiulnu, né en 1936, interviewé en 2012

En changeant la géographie physique des lieux, le développement hydroélectrique transforme l'écologie du milieu ainsi que l'occupation de ce territoire par les Pekuakamiulnuatsh. En plus de la disparition de nombreux sites patrimoniaux à cause de la création de réservoirs, la fluctuation des eaux visant à contrôler la production d'électricité rend le paysage imprévisible et rend la navigation en canot dangereuse.

« Quand l'eau monte, tu fréquentes plus la rivière. Tu perds toute une culture qui est associée à utiliser un canot… Quand t'es en canot à rames, tu navigues pas comme un gros. Tu navigues, comme nous on faisait tout le temps, comme un petit rat musqué. Tu fais toutes les petites courbes, toutes les petites déviations sur le bord de la rive, tu suis tout ça. Les canots, c'est fait pour l'époque où la rivière était normale, l'époque où les chemins de canot étaient encore en place.

[…] Non, on se reconnaît plus, non. Déjà, nous autres, quand y ont détourné la Manouane au Grand Détour, passé l'Éternité, déjà là, le chemin de canot, dans cette partie de rivière, on le retrouvait plus. C'était comme si le sable avait changé de place. Ça fait que tu peux pas naviguer vraiment, parce qu'il n'y en a pas assez épais d'eau. Un canot, il est fait pour monter sur les vagues pis descendre. S'il a pas assez d'eau pour monter, la vague l'empilit. Le monde va dire: 'Ben voyons, y a de l'eau.' Y a de l'eau pour flotter mais y a pas d'eau pour naviguer. »
Pekuakamiulnu, né en 1952, interviewé en 2012



« [T]u arrives le paysage est tout changé, les places que les Indiens aimaient aller avant ça, c'est pu la même chose. Il y avait des belles places pour se tenter avant ça, c'est tout noyé par les barrages et les coupes à blanc. Même nous autres on peut pas se mettre à l'abri… Ça fait que tu changes de lac, tu changes de place, c'est un continuel déménagement pour les bêtes, pour les poissons et pour les Indiens aussi. »
Pekuakamiulnu, né en 1923, interviewé en 1978

TSHISHIPIMINU

OCCUPATION ILNU DE LA RIVIÈRE PÉRIBONKA ET DÉVELOPPEMENT HYDROÉLECTRIQUE

IMPACTS POUR LES ANIMAUX

Le poisson y s'en va ailleurs, il se trouve une place. Y change de place alors que c'est des générations qui avaient trouvé du poisson là. Mais si le poisson y change de place, combien ça va prendre de générations pour trouver la nouvelle place?
Pekuakamiulnu, née en 1945, interviewée en 2012

En tentant de s'adapter aux changements, la faune cherche d'autres lieux plus propices pour se nourrir et se reproduire. Tout change de place : puisque les Pekuakamiulnuatsh vivent de pêche, de chasse et de trappe, les déplacements des animaux les forcent eux aussi à se relocaliser.



CARIBOU

« S'ils jouent avec l'eau, le caribou ira pas coucher sur la rivière Péribonka passer la nuit. Le caribou, y couche sur la glace, mais il ira pas coucher là si la glace se promène tout le temps. »
Pekuakamiulnu, né en 1952, interviewé en 2012

POISSON

« Avant ça, quand j'arrivais, le poisson y s'en allait sur le bord de la rivière, y avait de la gravelle, y avait des roches, y avait des belles places pour frayer. Aujourd'hui, c'est tout noyé. Parce qu'y coupent les arbres par là-bas, mais y arrachent pas tout, eux autres. Ça fait que ça reste tout là. Ça fait un genre de soleté, des racines, de la terre, la mousse. Les poissons y sont là-dedans aujourd'hui. Combien de temps ça va prendre avant qu'ils se refassent des belles places pour frayer? »
Pekuakamiulnu, né en 1936, interviewé en 2012

CASTOR

« J'ai travaillé juste avant qu'ils fassent le barrage [Péribonka IV], ils m'ont demandé d'enlever les castors. Je pognais les castors dans les cages et je les déplaçais dans des lacs, plus loin… Mais ils m'ont demandé trop tard, dans le mois d'octobre. Le castor se prépare déjà au mois de septembre. Je sais pas s'ils ont survécu. Je les amenais là où il y avait déjà des cabanes à castor, je checkais s'il y avait pas des castors et là, je les lâchais. Je sais pas s'ils restaient là… »
Pekuakamiulnu, né en 1967, interviewé en 2012

PETIT GIBIER

« Les animaux ont dû perdre encore plus que les humains. Le petit lièvre, y réalise pas, lui, que l'eau monte. Quand son plateau est inondé dans l'équivalent de huit heures, bin y a des grosses chances que… »
Pekuakamiulnu, né en 1952, interviewé en 2012

